

Québec français



Méditations pour toucher le paysage

Dominique Robert

Numéro 169, 2013

Paysages illimités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, D. (2013). Méditations pour toucher le paysage. *Québec français*, (169), 59–61.



Méditations pour toucher le paysage

PAR DOMINIQUE ROBERT*

Une rose est une rose est...

Un mot est comme une constellation de points de signification distribués dans un champ de temps, qui, réunis par un trait, forment une figure infinie, par exemple celle d'« une rose est une rose est... » Les points de signification sont des événements sémantiques aussi temporels que temporaires, déployés dans une constellation d'illimitées possibilités de construction ou de création de sens (d'interruptions, de bifurcations, de raccordements ou de synthèses de significations). Au commencement d'un mot se trouve une espèce de sens central (d'essence, au sens de concentré, comme en parfumerie ou en confiserie), persistant comme un feuillage, étourdissant comme une vertigineuse profondeur de champ, avec un point de fuite (en direction du chaos continu de la matière du langage) comme âme (au sens de partie centrale, vitale, comme dans l'âme d'une poutre) impénétrable du sens de ce sens.

Le bouton de mot

Au centre de la constellation d'un mot, il y aurait une force d'attraction de tous ses points de signification, une sorte de bouton de « la rose est une rose est... » Ce centre, voyons-le blanc (bien sûr, en relation avec le centre blanc de Nicole Brossard, ou encore avec le centre blanc tel que Pierre Nepveu l'a donné à comprendre dans *L'écologie du réel*). Mais à notre tour, tentons de pourvoir le centre blanc d'un point de signification : voyons-le blanc au sens de brillant, de puissant, comme un centre d'attraction gravitationnelle, par exemple celui d'un soleil. Maintenant, avançons les idées suivantes : le bouton (la force centrale, l'es-

sence) d'un mot est comme un soleil qu'on ne peut pas regarder directement ; le sens n'est pas une essence « qui manque toutefois que nous pourrions nous remémorer » (à la manière de Platon), mais une force « trop grande pour nous » (à la manière de Deleuze), tellement puissante que nous ne pouvons l'envisager qu'en fragments appelés points de signification, distribués chroniquement dans le champ de temps ; c'est dans le champ de temps d'un mot où une méditation se promène librement (sans itinéraire précis ni destination prévue) que se rencontrent, se construisent, se créent les points de signification (les événements sémantiques) les plus poétiques d'un mot.

Mes deux premières méditations autour du mot « paysage », pour une raison qui m'échappe et que je ne vais pas chercher à expliquer (ou pour la simple raison que j'aime me mettre en route n'importe où, là où le moment me fait atterrir dans l'espace de promenade d'une méditation), ont commencé par la théorie de la constellation qui précède. La recherche étymologique du mot « paysage » vers laquelle se dirigent mes prochaines méditations sera délimitée par cette théorie, c'est-à-dire que je ne referai pas l'histoire du mot « paysage » pour approfondir la vérité sur ce mot, mais que je vais parcourir certains points de signification du mot « paysage », tels que les retrace ou les donne à rencontrer l'étymologie, de sorte que par d'inédits raccordements, interruptions, bifurcations ou synthèses de points de signification, la constellation du mot (par extension l'idée du paysage) gagne en étendue.

Mais aussi, moins intellectuellement, de façon que cette méditation porte des fruits, c'est-à-dire qu'elle m'apporte un peu de plaisir et de beauté.

Le pays, la page et l'enfant

D'après son étymologie, le mot « paysage » est formé du mot « pays » et du suffixe – age.

Dans une première configuration, le mot « pays » se rattorde au bas latin *page(n)sis*, paysan, celui qui habite un *pagus* (bourg, canton), par extension le *pagus* lui-même. C'est ainsi que le mot « pays » (féminin « payse ») veut aussi dire personne du même pays (du même bourg ou canton). *Pagus* est aussi rattaché à *paganicus* (de village, de campagne) et à *paganus* (qui habite un village ou la campagne). Étonnamment, le mot « païen » est directement rattaché au mot « paysan », et ce, pour la raison que le paganisme s'est maintenu plus longtemps dans les villages que dans les villes en face du christianisme. Dans cette perspective, le païen fait penser à notre habitant, et notre habitant ressemble à un païen : le païen, tout comme le paysan, est l'habitant, l'habitant du pays (de la campagne, du village), bref d'un endroit d'avant certaines lumières, soit philosophiques, soit chrétiennes.

Dans une deuxième configuration, le radical *page* se rattorde d'une part au grec *pagos*, *pegnumi* (fixer, assembler), d'autre part au grec *pais*, *paidos* (enfant). C'est ainsi que *paideia* (éducation) est lié à pédagogie et à encyclopédie, et que *paidion* (petit garçon) est lié à page au sens de valet. Étant donné la racine *page* que les trois mots ont en commun, le page est en lien avec la page, qui à son tour est en lien avec le pays. En effet, le mot grec *paidion* (petit garçon) donna *paggio* (petit esclave) en italien, et ce, en passant par le latin *pageus*, du verbe latin *pagere* ou *pangere* (convenir, stipuler). C'est ce *pagere/pangere* qui donna *pactum*, pacte, mais aussi *panegyricus*, panégyrique. Le verbe latin *pagere/pangere*, de manière générale, veut dire : enfoncer, ficher ; planter, ensemençer ; composer, écrire (un poème) ; chanter, célébrer (en vers) ; convenir, stipuler, conclure ; promettre en mariage. Le lien avec la page se fait par le moyen de l'action de *pagere* ou *pangere*, qu'expriment *pagino* et *pagina*. *Pagino* au premier degré veut dire assembler les parties d'un navire, construire, par extension composer, écrire ; *pagina* au premier degré veut dire une vigne plantée, dessinant un rectangle, par métaphore une colonne d'écriture et une feuille de papyrus, une page. D'une certaine façon, le lien entre le pays et la page est l'enfant : lorsque l'italien crée le point de signification du mot « page » au sens de valet, en rattachant *paggio*, donc *pagere/pangere*, au grec *pais* et *paidion*, il découvre un autre pays (ainsi qu'une autre configuration, plus historique que rustique), qu'habite désormais moins un habitant du pays qu'un enfant du pays, dans un sens déjà presque national, et presque au sens qu'on donnera, longtemps après, à cet « enfant de la patrie » de la chanson.

Au terme de la petite promenade étymologique qui précède, une constellation de points de signification intéressants du mot « pays » se dessine. « Pays » est un mot qui rappelle l'acte de préparer la terre pour la culture, notamment en la circonscrivant dans un carré, à l'intérieur duquel a lieu le travail du paysan, et ce, dans l'intention qu'elle porte des fruits. La page entretient un rapport avec le champ qu'on cultive, en tant qu'elle est carré de culture, et où culture a le sens très pratique de travail de construction et d'assemblage de matières, dans ce cas aussi pour qu'elle porte des fruits. À partir de la constellation du mot « pays », on peut construire trois grandes figures d'écrivain : une figure d'écrivain comme paysan ou habitant du pays, proche d'un Hésiode, voué au

travail de la page au sens de champ, de chantier ; une figure d'écrivain comme page ou jeune esclave placé au service de la page, presque pressentie comme une amoureuse, dans un rapport qui rappelle Dante Alighieri et son « servage envers l'Amour¹ » ; une figure d'écrivain comme enfant du pays, fier héros de type hugolien, défenseur de la vierge et de l'orphelin au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, pourfendeur de « cohortes étrangères » et de « phalanges mercenaires » en l'honneur de sa culture nationale. La culture de l'écriture est comparée à la construction d'un navire, c'est-à-dire que les deux procèdent par assemblage de parties, presque par montage, en tout cas de manière plus constructiviste qu'inspirée, donnant presque une assise à une contre-culture de la littérature qui n'aboutirait pas au romantisme ni à aucun idéalisme comme apex de son histoire. La culture du pays, que ce soit en tant qu'agriculture ou qu'écriture, conserve quelque chose de païen, c'est-à-dire qu'elle connote une culture du pays telle qu'elle se vivait à la campagne en des temps immémoriaux, encore réfractaires à certaines lumières de nature philosophique ou chrétienne et plus récemment scientifique. Elle est, pour cette raison, possiblement jugée rustique ou naïve, voire attardée ou hérétique, par rapport à des formes de culture disons plus catholiques ou plus modernes (je pense ici à la culture classique, issue des villes plutôt que des arrière-pays, importée des capitales étrangères dans le cas des colonies ou pays conquis).

Le « suffixe féodal »

Le suffixe –age, pour sa part, est rattaché à une constellation de suffixes latins : *-acus*, *-icus*, *-ticus*, *-aticus*. En bas latin, un des intérêts de ces suffixes est de donner à de nouveaux mots, créés en grande partie par des médecins, des allures de mots grecs, c'est-à-dire de leur donner un air de noblesse d'extraction (exactement comme font les fabricants de voitures aujourd'hui, quand leurs nouveaux modèles dérivent de modèles plus anciens, presque érigés au rang d'archétypes, puisque auréolés du prestige d'un certain commencement empreint de grandeur). Avec le temps, le suffixe latin *-atticus* est devenu *-adeo*, *-adeo*, *-adio*, *-adje*... –age. Dans les substantifs, le suffixe –age a commencé par former des collectifs. Par exemple courage, l'ensemble des sentiments du cœur, feuillage, l'ensemble des feuilles... Dans les dérivés de verbes, il exprime d'abord le résultat collectif de l'action, par exemple lavage, tout ce qui est lavé. Puis il passe à l'idée de cause de ce résultat, donc le lavage devient l'action de laver, ayant causé tout ce qui est lavé.

Une thèse bien intéressante avancée par la philologue américaine Suzanne Fleischmann² veut que ce suffixe, ayant connu une exceptionnelle vitalité dans la formation des mots français vers le XI^e siècle, reflète l'idéologie économique et déjà extrêmement gestionnaire caractéristique du féodalisme, au point qu'elle le nomme le « suffixe féodal ». Cristallisé dans les trois lettres du suffixe tel un moucheur dans un fragment d'ambre se serait conservé un esprit (une âme), celui d'un monde très semblable à un pays des temps homériques, dont les habitants (les paysans) étaient de plus en plus efficacement soumis à une rationalisation de leurs activités économiques, donc de plus en plus efficacement exploités, notamment lors du prélèvement des taxes, selon le système social entre esclavagisme et capitalisme tel que le marxisme a défini le féodalisme. C'est ce grandissant

« dépaysement », au sens de mouvement de déterritorialisation (presque de délocalisation) depuis le « pays » vers de nouveaux modes d'habitation, à la fois plus sophistiqués et plus déconnectés du « bâtir pour habiter et non le contraire » au sens heideggerien (par exemple la « nation », l'« État », la « république », la « fédération »), que conserverait jusqu'à aujourd'hui dans l'ombre de ses trois lettres ce « suffixe féodal ».

Les opérateurs totémiques

Le mot « pays » : opérateur totémique qui permet de passer de l'ancien temps au nouveau monde, mais par la même occasion, de revenir sur nos pas et de rentrer « au pays », par exemple pour y méditer un peu en contemplant la vue, dans l'espoir de « toucher le paysage ».

Le suffixe -age : point de signification d'un nouveau monde en train de devenir de jour en jour plus abstrait, doté d'une intelligence de plus en plus stratégique et de moins en moins tactique (pour reprendre certaines idées de Michel de Certeau), capable de comprendre ensemble et en une seule fois ce qui a paru si longtemps si séparé, presque impossible à ramasser dans le temps de le dire, par exemple le temps de s'écrier comme une sorte de Hamlet de la poésie contemporaine : « Courage feuillage ! »

La combinaison des deux parties, pays + -age : métaphoriquement, elle résulte en une sorte d'action spirituelle où franchissant la porte du suffixe -age, on entre dans la problématique d'une grandissante crise de notre habitation terrestre, alors



Salvador Dalí, *Jeune fille debout à la fenêtre*, 1925. Museo Reina Sofia. Madrid.

qu'on traverse la désormais inhabitable pièce du mot pays, pour reprendre notre souffle à la fenêtre qui ouvre sur le paysage. Quoi qu'il y ait par-delà cette fenêtre, que ce soit arbres, prairie, lac, ou encore boulevards, voitures, gratte-ciel, une émouvante immobilité y règne, qui nous rassure, et semble nous redonner automatiquement le goût du monde et de la vie. Simplement, on y respire en regardant loin, quelque chose d'extrêmement familier et apaisant, par lequel nous sommes enfin touchés. Tout à coup, les choses semblent moins compliquées : le temps fraîchit ou non, il y a ou non des nuages, le soleil monte ou descend. Pour un peu, on sortirait cueillir des fleurs.

Au terme de ma méditative promenade, d'autant plus littéraire, il me semble, qu'elle était sans itinéraire précis ni destination prévue, voilà mon paysage : il ne demande rien, il laisse être les choses telles qu'elles sont. Habiter là ne serait pas très différent de devenir une statue dans un parc. Comme les paysans, les statues sont avares de paroles, comme les gens du pays, elles racontent des histoires. Une de mes préférées est celle d'une habitation terrestre pacifiée comme un paysage. J'ai oublié d'écrire plus tôt que le mot « pays » possédait la même étymologie que le mot « paix ». Le plus important est souvent ce qu'on oublie d'écrire, ou qu'on écrit en dernier, comme si ces méditations se terminaient comme la journée, par un coucher de soleil.

Je regarde le coucher de soleil par la fenêtre

Le paysage, donc, comme occasion de pacification de notre habitation terrestre. Comme retour à l'équilibre. Exactement comme certains poèmes. Par exemple celui-ci, écrit au pays entre deux grandes guerres par Jean-Aubert Loranger :

JE REGARDE DEHORS PAR LA FENÊTRE

J'appuie des deux mains et du front sur la vitre.
Ainsi, je touche le paysage,
Je touche ce que je vois,
Ce que je vois donne l'équilibre
À tout mon être qui s'y appuie. *

* Poète, nouvelliste et romancière, Dominique Robert enseigne à l'École secondaire Marie-Anne, une école pour élèves qui éprouvent des difficultés scolaires.

Notes

- 1 Voir Dante Alighieri, *Chansons* : « L'oiseau qui cherche la chaleur, a fui l'Europe, d'où l'on ne perd jamais de vue les sept étoiles glacées ; et les autres [oiseaux] donnent trêve à leurs chants pour ne plus les faire entendre qu'au temps de la verdure, à moins que ce ne soit quand ils souffrent. Tous les animaux, gais par nature, se trouvent délivrés momentanément du servage envers l'Amour, parce que le froid amortit en eux l'Esprit [vital] ; tandis que le mien est toujours vivement excité par l'Amour. Car les doux pensers qu'il m'inspire ne me sont pas accordés ou enlevés par le changement des saisons ; c'est une Dame toute jeune qui me les donne. » (traduction d'Étienne Jean Delécluze, 1854).
- 2 Suzanne Fleischman, *Cultural and linguistic factors in word formation : an integrated approach to the development of the suffix "-age"*, Berkeley, University of California Press, 1977.